

QU'ENSEIGNE LE CULTIVATEUR À L'URBAIN : VALEURS DÉMOCRATIQUES ET CITOYENNETÉ

On a l'habitude de penser que la démocratie moderne vient des Lumières, de l'usine, du commerce, de la ville. À l'opposé de cette vision, Joëlle Zask examine ce qui, dans les relations entre les cultivateurs et la terre, favorise l'essor des valeurs démocratiques et la formation de la citoyenneté.

Joëlle Zask

Enseignante au département de philosophie de l'Université Aix-Marseille. Spécialiste de John Dewey et de philosophie sociale, elle s'intéresse aux conditions d'une culture démocratique partagée. Ses réflexions l'amènent à plonger dans des domaines aussi différents que ceux de l'éducation, l'agriculture, l'économie, l'art, les politiques publiques et bien sûr l'écologie. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages, dont *La Démocratie aux champs* (Paris, Éditions La Découverte, 2016). Son livre *Quand la forêt brûle : Penser la nouvelle catastrophe écologique* (Paris, Éditions Premier Parallèle, 2019) est le lauréat 2020 du prix Pétrarque de l'essai, qui récompense tous les ans un ouvrage éclairant d'une lumière inédite les enjeux démocratiques contemporains. Elle poursuit son travail d'enquête philosophique sur les relations entre les hommes et leur environnement avec la publication en 2020 aux Éditions Premier Parallèle de *Zoocities. Des animaux sauvages dans la ville*.

La démocratie aurait-elle commencé à la ville, dans l'usine, dans le contexte urbain des Lumières ? Si l'on considère les mécanismes politiques de la démocratie libérale, c'est-à-dire représentative, sans doute. Mais si l'on envisage la démocratie comme « un mode de vie personnel », un ensemble d'habitudes, une culture innervée par les valeurs de liberté, d'initiative, de solidarité, alors ce n'est pas le cas. Il y a dans la relation entre le paysan et la terre une portée éducative et éthique qui a été repérée dès l'Antiquité, avec Hésiode par exemple, et qui continue d'être célébrée jusqu'à aujourd'hui, via les jardins partagés, les formes innovantes d'agriculture durable, l'agroécologie. Cette relation dit-elle quelque chose de la ville et de ses conditions d'habitabilité ?

Dès la Genèse dans la Bible, Adam donne le ton : si Dieu le « met » dans le jardin d'Éden qu'il a préalablement planté d'arbres, c'est pour qu'il le « travaille » et en prenne soin. En cultivant le jardin afin d'en tirer sa subsistance, Adam développe son humanité et, réciproquement, le jardin subsiste et s'épanouit grâce aux soins qu'il lui prodigue. Je propose de réserver le terme de *paysan* à l'association entre le personnage du cultivateur, qui produit la nourriture, et celui du jardinier, qui prend soin du jardin et en est le gardien.

L'utile et le beau se relie. La condition humaine telle qu'elle peut être déduite de l'histoire du jardin d'Éden est donc relative à cet acte écosystémique qui consiste à cultiver la terre de manière à assurer son renouvellement, et non à cet acte destructeur qui consiste à dominer la nature et à l'arraisonner — ce dont l'agriculture industrielle et l'extractivisme des ressources sont des exemples à grande échelle¹.

Il vient se loger dans la culture de la terre, et plus largement, dans toutes les activités qui lui sont apparentées, une relation à l'altérité et à la pluralité des êtres, qui me semblent constitutives de la culture démocratique bien comprise. La leçon d'Éden est d'emblée anthropologique : la nature humaine n'est pas ce noyau originel doté de capacités innées appelées à se développer spontanément en fonction d'un plan général de la nature, ni ce substrat sur lequel viendront se greffer au cours de son existence diverses qualités secondes et un panel d'attributs (Rorty) ; elle se développe par l'intermédiaire de l'expérience.

Je reprends ce concept de John Dewey qui en a fait le centre de gravité de sa philosophie : l'expérience apporte à l'individu son individualité, sa personnalité, son histoire, son unicité. Plus précisément, l'individualité humaine ne peut se dévelop-

per qu'en explorant le monde situé en dehors d'elle. Dans l'expérience se nouent deux phases : la première consiste à être affecté par un événement qui perturbe le cours de nos habitudes. Il en provient un trouble (Dewey) ou un doute (Peirce), c'est-à-dire une impossibilité de trouver dans la conduite ordinaire et dans le stock de croyances engrangé un moyen d'accorder le soi à son environnement². La deuxième phase correspond à la recherche de ce moyen, à sa mise en œuvre et à l'observation des conséquences de cette dernière³.

Schématiquement, de deux choses l'une : soit les données sélectionnées au départ se révèlent de piètres moyens et la situation reste problématique, voire empirique. Soit elles jouent le rôle attendu et l'individu, fort de son succès, peut reprendre le cours de ses activités dans la direction qu'il souhaite. Qu'il s'agisse d'un enfant qui apprend, d'un artiste qui crée, d'un randonneur qui cherche sa route, d'un cuisinier qui espère régaler ses convives, d'un scientifique à la paille, le processus est le même : les émotions et les connaissances qui se révèlent des compétences dans un contexte donné ne sont ni déversées dans l'esprit grâce aux bons soins d'un intervenant extérieur, ni générées instinctivement par cet esprit. Elles sont acquises par l'expérience. Cela est vrai

1. J'ai approfondi ces points dans mon ouvrage *La démocratie aux champs. Du jardin d'Éden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, Éditions La Découverte, 2016.
2. Charles Sanders Peirce, « The fixation of belief », *Popular Science Monthly*, vol. XII, 1877, p. 1-15. John Dewey, « Contributions to a Cyclopaedia of Education », 1911, *Middle Works*, vol. VI, Carbondale, Southern Illinois University Press (1977), 1983.
3. John Dewey, *Expérience et nature*, Paris, Éditions Gallimard, 2011 ; Joëlle Zask, *Introduction à John Dewey*, Paris, coll. « Repères », Paris, Éditions La Découverte, 2015.

des acquisitions les plus basiques, en particulier de celle de la langue dite maternelle, comme des apports les plus spécialisés. L'individualité et l'histoire de ses expériences sont donc une seule et même chose. *A contrario*, certains événements qui ne peuvent s'accompagner de la réponse adaptée qu'est l'expérience, sont si douloureux qu'ils provoquent la mort d'une partie de l'appareil psychique du sujet (c'est le cas du trauma), voire celle du sujet entier. Dans un environnement trop contraignant et inadapté, le développement normal d'une individualité humaine devient impossible.

Or le paysan est emblématique de cette relation intrinsèquement expérimentale à l'environnement extérieur. C'est ce que pensait par exemple Emerson qui, dans un petit texte très dense, *Farming*, expliquait que le paysan est à la fois l'élève de la nature à laquelle il se plie et celui qui transforme le paysage⁴. Son intervention est active : il construit des murs, crée des terrasses, plante des vergers, détourne des cours d'eau. La nature cultivée inclut les champs et les forêts qui sont entretenus et plantés depuis des millions d'années par les diverses espèces humaines qui s'y sont succédé. Mais tout en le transformant, il protège le paysage. Il ne tente pas de dicter ses volontés à la nature. Il « s'adapte à l'ordre des saisons, au climat, aux sols et aux récoltes, comme le voilier se plie au souffle du vent [...] son rythme est celui de la nature, non celui de l'horloge de la ville. Il se met au diapason avec les saisons, les plantes, la chimie ». Et il pense aux générations futures, auxquelles son ouvrage profitera parfois plus qu'à lui-même. Sans s'opposer à la nature et sans caprice, sans pour autant lui obéir docilement, le paysan vit non dans la nature mais « en présence de la Nature »

Cette capacité à la fois formatrice et conservatrice définit avec plus de précision qu'il ne le semble *a priori* la citoyenneté. En effet, le citoyen est précisément l'individu qui à la fois hérite d'un environnement matériel et spirituel façonné par les générations antérieures et qui, étant affecté par cet environnement, y puise les moyens de son expérience. Ce faisant, il le transforme. L'action du citoyen a toujours affaire à des réalités extérieures, et non à une pure et simple volonté logée dans les tréfonds d'une âme prétendument immortelle. C'est ainsi qu'il « participe » : il agit sur les conditions qui l'affectent et qui constituent le monde commun. Et, dans l'idéal, il sélectionne cette action en fonction du projet de conserver ce monde commun, de le garder, comme Adam garde le jardin, et non de l'accaparer ou de le détruire.

Or cette réciprocité entre le citoyen et l'environnement qui se trouve être le sien est loin d'être automatique : par exemple, il arrive plus que de raison que l'environnement ne se communique que partiellement, étant grandement confisqué par quelques-uns au détriment de tous les autres. Faute d'un héritage

en bonne et due forme, l'individu souffre et éprouve les plus grandes difficultés à s'engager dans un cours d'action constructive. Il arrive aussi que, bien que l'individu modifie l'environnement commun en lui apportant quelque chose qu'il a en propre, sa contribution demeure ignorée des autres. Un enfant qu'on ne félicite pas du dessin qu'il nous offre est exposé à un déficit de reconnaissance qui, s'il est amplifié, peut générer des troubles psychiques sérieux. Finalement, il est fréquent que le citoyen usurpe le pouvoir ou abuse de celui dont il dispose en vertu des arrangements institutionnels et des lois.

La distribution des opportunités d'individuation qui passent par la libre expérience de chacun consti-

L'individualité et l'histoire de ses expériences sont donc une seule et même chose.

tue le fonds social et culturel de la démocratie comme mode de vie et ce qu'en théorie, dans l'idéal, les institutions spécifiquement politiques devraient défendre, à commencer par celles qui organisent l'école.

Le paysan déroge à toutes les règles que nous avons tirées de divers dualismes dont la partition entre la ville, siège de la civilisation, et la nature, monde sauvage étant profitablement transformé en stock de ressources, est un exemple. L'opposition entre les activités nobles et les activités serviles, entre la connaissance scientifique et les savoir-faire répétitifs, entre l'esprit et le ventre, entre le progrès et la tradition conservatrice, entre le cosmopolitisme et l'esprit de clocher, tout cela se révèle un fatras de préjugés face à la figure historiquement reconstruite du paysan en dialogue avec la parcelle qu'il cultive comme un trésor. La valse des dualismes qu'elle met en cause intègre l'opposition entre la ville et la campagne. On se représente en effet la ville contre la nature qu'elle éradique. C'est la ville forteresse qui repousse les ennemis, si présente encore dans les jeux vidéo les plus connus, *League of Legends* ou *Ages of Empire* par exemple. À l'intérieur

de ses murailles, l'esprit s'élève, la civilisation s'épanouit, l'individu devient un exemplaire de l'espèce. Les villes coloniales ont suivi ce modèle qui voulait que l'existant soit détruit, qu'on fasse table rase, et que naisse sur un espace évidé un ensemble incarnant dans l'idéal des règles intangibles censées exprimer la nature humaine universelle, comme c'est le cas du recours en architecture à la symétrie, à la centralité, au plan

participation démocratique des citoyens⁷. Pour prendre un exemple de l'exclusion de la citoyenneté, on peut remarquer que la relation de dialogue et de partenariat qui est le propre de la vie paysanne et du vaste monde de l'expérience lui devient étrangère. La ville hostile à la nature est un espace sans dehors, sans altérité, sans pluralité.

L'agriculture urbaine et, plus généralement, la création d'espaces

[...] il est fréquent que le citoyen usurpe le pouvoir ou abuse de celui dont il dispose

Cette ville est un mirage de l'esprit mais une triste réalité dont se sont inquiétés depuis les années 1860 bien des écrivains et des scientifiques...

géométrique, au zonage rationaliste, etc. Le paysan, être arriéré, basement matérialiste et voué à des tâches bestiales (manger) n'y a aucune place.

Cette ville est un mirage de l'esprit mais une triste réalité dont se sont inquiétés depuis les années 1860 bien des écrivains et des scientifiques, Robert Musil et Georg Simmel par exemple. On peut penser aussi aux critiques précoces de la ville industrielle (Londres en particulier) et de la Grande Société⁵ qui annoncent la « ville mangeuse d'hommes » et de femmes, selon l'expression de Jacques Ellul⁶. Comme l'a mis en exergue Henri Lefebvre à travers le concept de « droit à la ville », elle est aussi contraire au bien vivre qu'à la

d'expérimentation autogouvernés dans la ville, offre donc un tremplin pour repenser les relations entre la ville et la nature, entre le sujet qui obéit aux lois et le citoyen qui participe à leur fabrique, entre les personnes concernées et l'aménagement de leur espace de vie, entre l'individuel et le social. Les paysans urbains associés dans l'espace de jardins partagés, qu'ils soient éducatifs, thérapeutiques, communautaires, familiaux ou ouvriers, etc., ne font pas que cultiver le sol, produire des fruits, développer les solidarités nécessaires, ils produisent aussi dans la ville le dehors dont elle a besoin pour redevenir une cité, c'est-à-dire, selon Aristote, « une communauté de vie heureuse⁸ ».

4. Ralph Waldo Emerson, *The Works of Ralph Waldo Emerson*, 12 vol., Boston and New York, Fireside Edition, 1909. Vol. VII Society and Solitude. Chapitre : Farming <http://oll.libertyfund.org/title/86/104482> [consulté le 16 juillet 2012].
5. Graham Wallas, *The Great Society. A Psychological Analysis*, New York, Macmillan, 1914.
6. Jacques Ellul, *Sans feu ni lieu : Signification biblique de la Grande Ville*, Paris, Éditions Gallimard, 1975.
7. Henri Lefebvre, *Le droit à la ville*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.
8. Aristote, *La Politique*, Livre III, traduit par P. Pellegrin, Paris, Éditions Flammarion, 1993.



Coco Velten

Commune : Marseille (13)
Période : 2018-2021

Pilotage : Yes We Camp, en partenariat avec Lab Zéro (laboratoire d'innovation publique territoriale porté par la Préfecture de Région PACA), Groupe SOS Solidarité et Plateau Urbain

Occupation temporaire des locaux de l'ancienne Direction des routes, rue Bernard-du-Bois à Marseille, alliant des fonctions sociales, économiques et culturelles. Ce bâtiment de 4 000 m² appartenant à l'État est en cours de rachat par la Ville de Marseille.

Photographies :
© Anne Leroy



La Cité Fertile

Commune : Pantin (93)
Propriétaire : SNCF
Période : Depuis 2018

Pilotage : Sinny&Ooko

Tiers-lieu dédié aux enjeux de la ville durable sur un hectare, La Cité Fertile s'inscrit dans la démarche d'urbanisme transitoire by SNCF Immobilier et opère le passage entre l'ancienne gare de marchandises SNCF et le futur écoquartier de Pantin.

Photographies :
© Adrien Roux